

Guy Dettmar

UNE TOMBE DANS LES AIRS

A Camille Peter

Tous droits réservés par Guy Dettmar

**Wir schaufeln ein Grab in den Lüften da liegt man eng ...
der Tod ist ein Meister aus Deutschland sein Auge ist blau
er trifft dich mit bleierner Kugel er trifft dich genau
ein Mann wohnt im Haus dein goldenes Haar Margarete
er hetzt seine Rüden auf uns er schent uns
ein Grab in der Luft
(Paul Celan, *Todesfuge*)**

Nous creusons une tombe dans les airs on y est à l'étroit ...
la mort est un maître d'Allemagne son oeil est bleu
il t'atteint d'une balle de plomb il ne te manque pas
un homme habite la maison tes cheveux d'or Margarete
il lance ses grands chiens sur nous il nous offre
une tombe dans les airs
(Paul Celan, *Fugue de mort*)

Demain, je vais m'allonger sur le billard, une greffe va réparer le tympan perforé par l'explosion de la grenade. Maintes fois j'ai remis l'intervention. Il m'a fallu attendre plus de 50 ans pour accepter une nouvelle anesthésie. Demain je me coucherai de mon plein gré sur la table d'opération, on m'attachera comme jadis à l'hôpital de Mulhouse, on m'endormira mais je ne me débattrai pas comme l'enfant de 7 ans.

L'anesthésiste sourit.

- Nous n'utilisons plus l'éther !... Vous allez vous endormir sans vous en rendre compte ...

Claire m'attend dans la chambre de la clinique lorsque les brancardiers me ramènent du bloc. Mon réveil est agité. Quand j'ai enfin repris mes esprits, elle demande :

- Qui est ce « Camille » dont tu as crié le nom ?
- Quel cauchemar... ! J'ai vu Wolfi, il gardait la menuiserie... Sa truffe dépassait de la niche. Camille le taquinait en lui lançant des cailloux. Le berger allemand a bondi et rompu la chaîne. Il s'est jeté sur lui ...C'est à ce moment que je me suis réveillé... je crois...
- En hurlant ...Achtung Kamill !

Une lumière automnale anime les branches dénudées des platanes au bord du Canal du Midi. Je vogue dans une demi-conscience. Je revois la scène ..., à Pfstatt, à côté de la maison de mes parents, il y avait une fabrique de meubles... Sans l'intervention du menuisier Wolfi aurait dévoré Camille... Le lendemain, il montrait son « bébé » à tout le monde : le pansement autour de l'index et du pouce. Il était presque content, il n'irait pas au travail – il était depuis quelque temps apprenti plâtrier – ni même aux manifestations de la jeunesse hitlérienne. ..

Pour retrouver Camille et sa bande de copains, j'enjambais souvent la clôture du jardin...Ma première cigarette, c'est à lui que je la dois! ... Après mon accident, toute la bande me rendit visite à l'hôpital, André, le fils du boucher, me ramena un chapelet de saucisses, René une bouteille de schnaps dérobée à son père - elle fit le bonheur de tous les estropiés de la salle-. Camille manquait. Je le croyais au travail.

Plus tard, ma mère me chargea de rapporter à Madame Peter le pain qu'elle avait oublié sur le comptoir. Assise à la table de sa cuisine, elle faisait des réussites. Elle releva la tête : « Tu sais, mon Camille n'a pas été tué, il reviendra, les cartes ne se trompent pas...Tu es bien le petit Gui d'en face ? ...Au village tout le monde te croyait mort ... et tu es là ! » Je compris qu'il était arrivé quelque chose de grave à Camille.

Je me réveille de l'anesthésie qui aurait pu m'endormir à jamais.

Camille Peter appartenait au temps révolu de l'enfance. J'avais quitté l'Alsace, j'avais oublié Camille, jusqu'à ce jour de septembre 1968 où il s'imposa à nouveau à moi. La foule des élèves s'engage dans l'escalier. On me bouscule. Les garçons franchissent le seuil de la salle de classe: ils discutent, jettent leurs cartables sur les bancs, finissent en cachette leur cigarette. Je demande une première fois le silence, mais sans effet. Je hausse le ton. Au milieu du vacarme, j'entends alors : « S. S. raus!". Je suis abasourdi, le passé me submerge. Je ne sais ce qui me prend, je parle de Camille. J'appelle Camille à mon secours. Il est la meilleure réponse à l'amalgame. Mais à ma grande stupeur, tout en racontant son histoire, je découvre que je n'en connais pas vraiment la fin. Au village circulaient plusieurs versions de la mort de Camille. A mon tour j'en invente une: celle du garçon dévoré par une meute de chiens dans un camp de concentration. Dans l'épicerie de ma mère j'avais quelquefois entendu les clients associer les mots « Schirmeck », « chien », « horrible » à la disparition de Camille Peter. Horreur des gueules plantées de crocs qui l'acculent au fil de fer barbelé : cette vision s'imposa à moi comme la vérité.

Aujourd'hui, la famille, le village, le curé ont oublié Camille. Il n'est même pas au cimetière.

Il attend d'être inhumé.

Je descends à Pfastatt au terminus de la ligne du bus. La bise me pince les oreilles. Je me dirige vers la flèche de l'église: c'est là qu'il a servi la messe, c'est là que Camille a chanté les Leçons des Ténèbres. Les portes sont closes.

J'emprunte le trajet des cortèges d'enterrement un pot de primevères à la main. La fleuriste m'a assuré qu'elles résistent jusqu'à - 9° . Par l'allée d'ifs, je pénètre dans le cimetière. Les tombes me crient des noms qui prennent un visage, deviennent des vies, une histoire. Ici repose la famille Peter. Quand la mère, Adèle Peter, venait à l'épicerie, il lui arrivait de parler seule : « Il est là-haut, il m'attend ! » Charles Peter, le père, avait perdu la parole et ne communiquait plus qu'en sifflant. Le jour de la Libération, il grimpa sur le toit de la maison du secrétaire de mairie qui n'avait rien fait pour sauver Camille. Charles arracha le drapeau français , que l'employé avait été le premier à hisser. Il y a des gens comme ça, quoiqu'il arrive, toujours les premiers à exhiber hampe, manche, queue, toujours les premiers à profiter des querelles des autres, de la femme des autres, de l'argent des autres, de la dignité des autres.

Je m'é gare dans le labyrinthe des rangées qui s'entrecroisent. Je reconnais la tombe en granit, le nom de ma mère en lettres d'or : Emma Kralle, née Monthémont. La bise me brûle les yeux. Il y a 62 ans, jour pour jour, je sortis de son ventre de chair. « Et la voici dans ce ventre de terre. Mère-terre terrifiante qui engendre pour reprendre.

Je remonte la rue de la République - du temps d ' Hitler Römerstrasse - Le parc de l'hôpital est réduit de moitié par la construction de nouveaux bâtiments. Sur l'emplacement de l'ancienne ferme résonne le crissement des scies circulaires d'un fabriquant de cuisines. La pharmacie n'a pas changé, mais les maisons de la Cité Haegely ont fait peau neuve. Le fossé avec le petit pont où se retrouvait la bande de Camille a été transformé en trottoir. Il n'y a plus de trace de la famille Peter et de la menuiserie ne subsiste qu'un magasin de meubles entouré de panneaux publicitaires et d'un parking. Plus de niche, ni de chien. Notre maison a été vendue, je passe sans la regarder. Puis vient l'épicerie de ma mère transformée en pressing. Je salue la femme qui sort de la boutique, elle semble ne pas me remarquer. Jadis les villageois fixaient au moins ma manche vide. Suis -je devenu invisible ? J'ai joué dans la cave à betteraves de la ferme, j'ai gobé l'œuf de la poule qui caquetait encore, j'ai fait valser les testicules de Mouni, le taureau, j'ai monté Schimmel. Aujourd'hui, c'est au cimetière que je me sens un peu chez moi, les noms me parlent .

Enfin un visage connu ! Sur les joues mal rasées de René la couperose vire au violet, des croûtes ont remplacé les cils, les dents sont rongées par le tartre. A côté de la vieille 4L bloquée dans la cour un berger allemand dresse les oreilles et aboie.

- N'aie pas peur, tant que je serai là, il ne te touchera pas ! La ferme, César ! René m'invite à trinquer. Il vient de se remarier, il lui reste une bouteille de champagne, ça tombe bien.

Dans le couloir de la maison des poules se promènent. J'évite les fientes. René me présente Fatiha.

- C'est mon rayon de soleil ! Elle me rappelle mes 20 ans dans le bled. Mon ex est partie avec un noir ! C'est la vie. Il s'en est passé des choses ! Je ne travaille plus au moulin à os, je suis retraité ... Et ton accident ! Près du Grand Chêne, tu avais ramassé quelque chose. Tu m'as

appelé pour me le montrer. Je cours ... Une explosion ! Je plonge ... Ta main pissait le sang. Je file chez le docteur Vosselmann ! ...

René s'enflamme, il est intarissable. Je l'interroge :

- Alors, plus aucun Peter n'habite dans la cité ?

René se souvient encore qu'il avait eu jadis un faible pour Yvette.

- Yvette a épousé un Sicilien et moi une Algérienne A Pfastatt on est international !

Marlène a disparu. Paraît qu'elle vit à Alger ! Je connais comme ma poche les bordels d'Alger. Ça ne m'étonnerait pas, qu'elle y soit, ils adorent les grosses !

René déblaye le dessus d'une commode, dégage un minitel:

- La technique, j'aime ça !

Il pianote D..., Bourtzwiller. Je note l'adresse.

- Et de Camille, tu t'en souviens ?

- Il était apprenti plâtrier chez Oskar Herr, après le boulot il s'asseyait sur le petit pont à l'entrée de la cité. On se roulait des cigarettes. Ta grand'mère venait te chercher avec le martinet. Tu t'échappais toujours, pieds nus !

Il se tourne vers Fatiha et lui colle sa bouche édentée sur les lèvres.

- Buons à l'amour ! Camille embrassait la grosse Marlène dans la remise près des clapiers ! Ça durait!

- Tu te souviens de Wolfi ?

- Le chien-loup du menuisier ?.... Il avait pété la chaîne et mordu Camille à la main. Je m'étais réfugié dans le sapin ...

Au moment où j'allais partir, René ouvrit un tiroir et me donna un soldat de plomb aux couleurs écaillées.

En ce temps là malgré la guerre, les jours se déroulaient sans heurts à Pfastatt. Ma mère était à l'épicerie, mon père venait de réintégrer l'usine, ma grand'mère vaquait à la maison, on passait le temps libre au potager, on consacrait les dimanches à Dieu. J'apprenais à obéir. Telle escapade dans la rue sans permission m'apportait son lot de coups de martinet. Lorsque j'en eus coupé les lanières, on m'enferma dans ma chambre et on me priva de nourriture. Ma grand'mère me ravitaillait en cachette. Le dimanche on remettait le compteur à zéro: à 8h45 les cloches retentissaient, je retrouvais ma liberté pour aller à la messe des enfants où je devais m'asseoir dans le banc des garçons. Le suisse nous avait à l'œil. Camille, lui, avait de la chance. Pendant la messe il se tenait sur la tribune des orgues où il chantait, sans perdre de vue les interventions du suisse. L'homme tirait l'oreille de l'un, attrapait l'autre par le bras. Un dimanche il me traîna dans l'allée centrale où je restais agenouillé. Quelle honte pour ma mère ! Sur le côté gauche, au premier rang priaient les sœurs de Ribeauvillé, et derrière elles, bien sages, bien coiffées, dans leurs habits du dimanche, les filles.

Pfastatt fonctionnait comme le mécanisme de la montre en or, que, Willy, mon père gardait dans la pochette de son gilet. Il y avait Dieu, les prêtres, les offices, les fidèles, les enfants de chœur. Il y avait la maison, les règles à observer. A Pfastatt, point de place pour le doute, il y régnait le banal bonheur de la certitude. Et le péché? Un tour de confesse, un tour de passe-passe et le paradis revenait au galop. Ma mère communiait tous les vendredis, au bout de neuf vendredis, elle bénéficiait de l'indulgence plénière, sorte d'assurance tout risque pour aller droit au paradis en cas d'accident mortel. Dans ce contexte, je débordais aussi de foi. A la veille de l'Assomption, j'aidais René à cueillir les roses, dont les pétales joncheraient le sol

devant les autels où la procession ferait halte. En compagnie de Camille, je chanterais aussi des « *ora pro nobis* ». Je parlais latin sans comprendre, mais c'était la langue de Dieu, Lui, comprenait.

Même la mort avait quelque chose de réconfortant à Pfastatt. Après une ultime messe, le défunt endormi dans le cercueil laqué, paré de poignées dorées, scellé par des clous aux têtes angulaires, semblables à ceux qui maintenaient Jésus en croix, empruntait une dernière fois les rues du village, la montée du chemin de Richwiller, la Römerstrasse, suivi du cortège d'amis. En tête Tobie Schremp brandissait la bannière en velours violet, chargée de lettres d'or. D'un pas métronomique, il s'engageait solennellement dans l'allée des ifs, suivi de trois enfants de chœur, dont l'un portait le crucifix, les deux autres se partageaient l'encensoir et l'eau bénite avec le goupillon. Le curé, la barrette sur sa tête, récitait en marchant des versets en latin.

J'avais pour ma part un rite secret : il me suffisait de fixer des yeux l'astre rouge et rond, l'astre parfait qui disparaissait, le soir, derrière le Rossberg, alors je voyais Dieu. Ma mère m'arrachait à ma contemplation en me grondant : « *Tu vas devenir aveugle !* » Moi je pensais « *Le Bon Dieu ne le permettra pas !* »

Chaque matin, Monseigneur Hauger empruntait le même chemin pour aller dire la messe à la chapelle de l'hôpital. Je guettais son passage. La silhouette noire, galonnée de pourpre flottait sur l'or ondulant des champs de seigle, « *Guido ! ... Guido !* » s'exclamait-il en dessinant discrètement avec le pouce une croix sur mon front. Il parlait latin, prononçait le prénom dans la langue de Dieu. Sa voix d'outre-tombe, sa barbe blanche de missionnaire lui donnait la stature d'un prophète. Je le craignais, je l'admirais. Avec lui, j'étais aux portes du paradis, tout près de Dieu et des anges.

Les travaux des champs rythmaient la vie. Au printemps on voyait les femmes pliées en deux, le plantoir à la main, suivre chacune un sillon. Dans une poche accrochée au ventre, elles portaient les plants des betteraves fourragères qu'elles repiquaient avec dextérité. Les betteraves intéressaient la bande de Camille. Lorsqu'elles étaient mûres et qu'elles avaient la grosseur d'un crâne, les garçons en déterraient quelques unes, les évidaient, les transformaient en tête creuse : deux trous pour les yeux, un pour le nez, un pour la bouche qu'ils garnissaient d'allumettes en guise de dents. A la tombée de la nuit, ils plaçaient à l'intérieur une bougie allumée. La betterave prenait l'allure d'une tête de mort. Les garçons les suspendaient à l'auvent des portes d'entrée des vieilles femmes en criant avec des voix d'outre-tombe : « *La mort est là ! ouhhh ! ouh !* »

A l'endroit où je guettais Monseigneur Hauger, passaient depuis peu de temps, sept Polonais. Au dos de leur veste on pouvait lire distinctement les lettres K G (*). Monsieur Schollakopf, le fusil en bandoulière les suivait de près. Il avait opté pour l'ordre nouveau qui le payait pour sa tâche. Je connaissais Joseph, l'un des prisonniers, employé à la ferme des Nussbaumer. Avec lui, je participais aux travaux des champs, à ma manière, assis sur le dos du cheval ou sur la herse. Joseph m'installait sur le rectangle métallique ajouré. Comme je ne faisais pas le poids, il ajoutait des pierres pour augmenter la prise des dents qui émiettaient les mottes et entraînaient les mauvaises herbes. Je regardais défiler sous moi la terre heureuse, peignée, striée comme l'enfant que sa maman coiffe au sortir du bain. Les hochequeues bondissaient derrière moi comme d'infatigables ressorts. J'étais loin des hommes, loin de Schollakopf, j'accompagnais les mottes que mes doigts effleuraient, fraîches, lisses, grasses et douces comme la chair.

(*) K G = P G abréviation de prisonnier de guerre

Cette terre, inlassablement éventrée, ensemencée, récoltée, elle me colle aujourd'hui encore à la peau, avec ses odeurs, ses couleurs, ses épis mûrs qui éclatent au soleil avec des bruits de baisers. Qu'il était rassurant, le va et vient de la herse raclant le sol ! Le champ propre et beau s'apprêtait comme la fiancée qui attend l'aimé.

J'étais fugueur. Et les bataillons qui défilaient devant ma porte, ne m'empêchaient pas d'aller rôder. Les garçons fabriquaient aussi leurs soldats. René possédait des moules, Camille l'approvisionnait en plomb qu'il fondait. Il versait le liquide argenté dans les trous. Quand il défaisait les moules, dans chacun d'eux dormait un soldat luisant, embryonnaire, nouveau-né dans le ventre de la guerre. Pour rendre les soldats plus attrayants, le vieux Küentz, pinceauteur à l'usine Haegely, leur montrait comment les colorier. Vestes bleues, pantalons rouges, c'était plus beau que le feldgrau ! Camille troqua trois soldats polychromes contre un appareil à rouler les cigarettes que j'avais volé à mon père.

Fier de cette acquisition, assis sur le pont qui enjambait le fossé, Camille roulait des cigarettes à tout le monde. Je grimpais par-dessus la clôture et rejoignais les grands. Camille initiait ses camarades à avaler la fumée, à la faire sortir par le nez, à faire des ronds. Se tournant vers moi : « je vais fumer par les yeux ! Fixe bien le blanc. » « A d'autres, tu m'as déjà fait le coup par les oreilles ! »

Des fumées obliques s'échappent de la ville engourdie. Dans ma chambre d'hôtel à Mulhouse, j'écoute à nouveau la voix d'Yvette que j'ai enregistré la veille.

Le bus m'avait déposé devant l'église Saint-Antoine avec son clocher à bulbe vert de gris. Je connaissais bien le lieu car plus d'une fois j'avais accompagné ma mère qui venait se confesser auprès du Père Ange. Sa disparition derrière le voile violet, m'intriguait. Que pouvait-elle bien faire en cachette ? Je gardais les yeux rivés sur les souliers qui dépassaient.

Yvette habitait dans les immeubles qui s'élèvent derrière l'église. Je lui avais téléphoné. Elle m'attendait. Elle gardait ses deux petits-enfants.

Assise en face de moi, à la table de la salle à manger, habillée de noir, elle me fait part du décès de son mari. Après son mariage, elle avait quitté la Cité Haegely pour s'installer dans cette cité HLM. D'une voix nostalgique, elle évoque l'enfance, les journées passées à jouer dans la Römersrtrasse devenue la Rue de la République, où circulaient alors quelques bicyclettes, la Rosengard du docteur Vosselmann suivi de son fox terrier, le tombereau du fermier et deux ou trois camions militaires.

Yvette faisait valser la toupie avec le fouet que lui avait confectionné Camille. Ils jouaient à cache-cache. Quand la sirène donnait l'alarme, ce n'était pas triste. Toute la bande se retrouvait dans la cave de mes parents et n'arrêtait le chahut que lorsque les avions passaient au-dessus du village et que les grandes personnes s'agenouillaient pour prier.

- Tu étais le plus jeune de la bande, tu étais mignon avec tes boucles blondes, mais déjà un sacré loustic ! Tu avais disparu tout un après-midi, tout le monde te cherchait. Caché dans le tombereau, tu étais allé jusqu'à la gare de Lutterbach. On t'a ramené, sale, morveux, en larmes. Quelle raclée tu as reçue ! On s'amusait de rien. Quand il pleuvait, on s'entassait dans la remise chez René, tout près des clapiers, dans le foin avec les chatons. Camille tripotait la grosse Marlène.

- Oui, parlons de Camille !

- Il l'avait emmenée dans la forêt cueillir du muguet. La pauvre Marlène, où est-elle maintenant ? Elle fréquentait les Arabes... Après la guerre on a installé le tout-à-l'égout dans le village, les Arabes creusaient les tranchées. Je lui avais dit d'éviter ces gens-là. Paraît qu'elle vit à Alger. Si elle vit encore, car avec tout ce qui se passe là-bas ! Et toi, tu avais vu la cigogne et tu avais mis un morceau de sucre sur le rebord de la fenêtre ... Camille, c'était un garçon qui ne tenait pas en place. De mes frères, c'est lui qui a reçu le plus de fessées. Avec le père on ne rigolait pas, quand il défaisait sa ceinture, il faisait le vide autour de lui. Yvette se lève et ramène des photos.

- Tu me reconnais là-dessus ?

En tenue immaculée de communicante, elle tient dans une main le cierge, dans l'autre un livre de prières et le chapelet. Les boucles blondes tombent sur l'épaule, un grain de beauté au-dessus de la lèvre supérieure augmente la sensualité de la bouche. Sa mère pose à côté d'elle.

-Quelle belle journée ! Mais après qu'est-ce qu'elle a souffert, maman ! Et dire qu'il n'y a même pas eu un entrefilet dans « L'Alsace », pas un seul mot sur Camille. Tu es la première personne qui s'intéresse à mon frère, si longtemps après sa disparition. Pourquoi ?

- Parce qu'il n'est pas mort !

Yvette se tait un instant, interloquée, puis continue :

- Camille a été arrêté avec son copain Paul par la Gestapo. Un dimanche en rentrant du cinéma, ils ont chanté la Marseillaise dans le tramway. Quelqu'un les a dénoncés. Camille chantait sans arrêt, pas seulement à l'église. Pourquoi est-ce qu'il a entonné la Marseillaise, ce jour là, dans le tramway ? Des mouchards, il y en avait partout ... Pour provoquer des jeunes en uniforme ? Pour épater les filles ? Ou parce qu'il avait parié un paquet de cigarettes avec les copains ? Le lendemain, la sœur de Paul, employée à la mairie de Pfastatt, apprenait aux garçons qu'ils avaient été dénoncés et qu'ils allaient être arrêtés par la Gestapo. Camille et

Paul prirent la fuite et se réfugièrent chez une tante de Paul à Leymen, d'où ils espéraient gagner la Suisse. Avant même de mettre leur plan à exécution, ils étaient arrêtés. Mais voilà que Paul est libéré et Camille incarcéré à la prison de Mulhouse.

Yvette va chercher les documents et lit : « *Le Surveillant-Chef de la Maison d'Arrêt de Mulhouse atteste que le nommé Peter Camille a été incarcéré du 20.09.1943 au 29.09.43 et mis à la disposition de la Gestapo sous l'inculpation de motif politique* »

Yvette tape du poing sur la table:

- Pourquoi l'un et pas l'autre ? La sœur de Paul n'y est sans doute pas pour rien. En révélant la planque qu'elle était la seule à connaître, elle assurait sa place à la mairie tout en sauvant la vie de son frère. Camille, lui, paierait pour les deux. Mon père est allé réclamer auprès de nazis haut-placés. Ma mère tremblait chaque fois, car ses colères pouvaient lui coûter cher. Le 30 septembre Camille fut transféré au camp de concentration à Schirmeck.

- Tu es déjà allé au Struthof ?

- Je n'y mettrai jamais les pieds ! Camille est mort, je suis devenue superstitieuse. Je crois que les Leçons des Ténèbres lui ont porté malheur... A l'église, je n'y mettrai plus les pieds, non plus ! Il avait un don, sa voix ! et un vice, le tabac ! Moi, je dis qu'il s'est évadé pour avoir de quoi fumer. A la prison de Mulhouse, déjà, il avait échangé son pain contre une cigarette. Il n'a pas tué de nazis, il n'a pas fait sauter un train de munition. Il a chanté la Marseillaise ! Il avait envie de fumer ! Pas bien héroïque tout ça ! Et c'est bien Camille, ça lui ressemble ! N' en faire qu'à sa tête, comme tous les jeunes ! Inventer des blagues ! Jouer des tours ! Amuser la galerie. Il n'était pas fainéant pour autant, son patron l'appréciait. Il était vivant ! Un homme, un père de famille, peut-être, l' aura abattu froidement, à bout portant.

Yvette me tend les autres documents: deux lettres de Camille et le témoignage d'un prisonnier. La lecture du témoignage de M. Pfluger précise que Camille s'est évadé avec un autre jeune, René Jung qui a subi le même sort que lui. Les deux garçons avaient été ramenés au camp où eut lieu la reconstitution des faits. On les conduisit ensuite dans la halle aux machines, d'où on entendit retentir des cris et des gémissements: on avait lâché le chien sur eux. Lorsqu'ils sortirent de la pièce, Camille Peter était blessé au bras et son compagnon aux hanches. Ils furent exécutés près de la forêt et leurs corps brûlés.

- La sœur de Paul a dû être soulagée d'apprendre la mort de Camille. D'ailleurs, je ne t'ai pas compris tout à l'heure quand tu m'as dit que Camille était vivant.

- En ce moment même il est vivant, il occupe nos pensées !

Deux lettres de Camille, écrites de sa main, c'est tout ce qui reste de lui. Je les range dans ma serviette comme des reliques.

Les mots écrits au crayon, sur du papier numéroté, avec l'entête du camp de Schirmeck, recréent le contact avec l'ami d'enfance. Mais est-ce bien lui, Camille, qui a écrit ces lettres ? Sans être graphologue, je décèle deux types d'écriture. L'adresse « *Peter Kamill, Baracke 3* » a été marquée par Camille, lui-même. Le « e » de « *Baracke* » est raturé. C'est un adolescent qui a inscrit ces mots, il a quitté tôt l'école, il n'a pas l'habitude d'écrire. Le reste de la lettre est un mélange de cette écriture mal maîtrisée et de caractères pointus, rigides, appelés gothiques qui contrastent avec les formes arrondies à la française.

Deux conclusions s'imposent, soit un prisonnier alsacien plus âgé, qui a fréquenté l'école, l'a aidé, soit un Allemand non détenu a rédigé la lettre. Le courrier qui n'était pas aux normes (pas plus de 18 lignes, écriture allemande parfaitement lisible) allait à la poubelle.

Il y a 55 ans, cinq mois après avoir écrit cette lettre, Camille a été exécuté.

Je poursuis mon voyage d'hiver entre Mulhouse et Strasbourg . Le Rossberg, le Grand Ballon, le vieil Armand sont recouverts de blanc. Le train glisse à travers la plaine d'Alsace. C'était jadis mon trajet hebdomadaire. Etudiant, je trouvais alors dans les livres allemands des traces de ma propre histoire :

« Comment ne haïrais-je pas (en revanche) les barbares qui se croient des sages parce qu'ils n'ont pas de cœur, les monstres grossiers qui par tous les moyens ruinent au nom d'une discipline mesquine et contraire à la raison , la beauté de la jeunesse » (*)

En ce temps, où j'étudiais, je n'aurais jamais imaginé revenir à Strasbourg pour cette démarche incroyable, pour demander des comptes aux anciens occupants et retrouver Camille.

Je feuillette le missel de ma mère, où figure sur la page de garde : « A ma Marguerite pour son 29ème anniversaire. Willy le 7. 6. 1935. » Le livre tombe en ruines, mais je le conserve précieusement. Il me parle de la foi de ma mère. Son âme a grandi entre ces pages écornées, en papier bible dont les traces de doigts ont effacé la dorure.

« J'étais comme un agneau innocent, j'ai été conduit pour être immolé et je ne le savais pas »

(Psaume du Jeudi Saint, Office des Ténèbres)

« Car des chiens nombreux m'ont environné, une bande de scélérats m'a assiégé »

(Psaume 21 du Temps de la Passion, Jeudi Saint)

« Il a fait vieillir ma peau et ma chair. Il a brisé mes os »

(Psaume du Vendredi saint, Office des Ténèbres)

Seul, entre les quatre murs de ma chambre d'hôtel, je cherche le sommeil. Je déplie la carte pour étudier le chemin qui mène à Schirmeck, au Struthof.

La flèche éclairée de la cathédrale de Strasbourg se détache dans la nuit.

(*) « Wie hass ich (dagegen) alle die Barbaren, die sich einbilden , sie seien weise, weil sie kein Herz mehr haben, alle die rohen Unholde, die taudendfältig die jugendliche Schönheit töten und zerstören, mit ihrer kleinen unvernünftigen Mannszucht“

Hypériorion , Livre 1 Traduction de Philippe Jaccottet (Pléiade)

A présent, le train déchire le linceul blanc. Tout est blanc, là où commencent les ténèbres. De tous côtés mon regard rencontre le passé. A droite, Urmatt, Oberhaslach, le Burg Nideck où l'enfant des géants prenait les paysans en guise de jouet. Et toujours dans la neige du souvenir, le refuge où deux bavaroises transies boivent un bol de lait chaud devant la cheminée, avant de se métamorphoser en filles du feu.

A gauche, la forêt de Grendelbruch, une lune gibbeuse éclaire le sentier, le cœur cogne derrière les tempes, le pied bronche sur les racines, ils entendent des sangliers. Mon ami chante à tue-tête, des ombres surgissent, courent de fût en fût. Soulagement, la vallée, les reflets argentés de la rosée, la rivière, la Bruche, pressée, profonde, qu'il faut longer sur plus d'un kilomètre, enfin un pont, de l'autre côté Russ où le train ne s'arrête même pas, trop pressé de m'amener à Schirmeck, dans le champ de Camille, dans l'aire des ténèbres.

Schirmeck, petite bourgade animée, au fond de la vallée. Nom entendu pour la première fois dans l'épicerie de ma mère dans la formule « On l'a envoyé à Schirmeck ». Le plus inquiétant dans cette phrase, ce n'était pas « Schirmeck », mais « on ».

Aujourd'hui, tout le monde à Schirmeck connaît le camp de concentration du Struthof. Sur la carte j'ai repéré le chemin de grande randonnée, le GR5, qui passe devant la chambre à gaz. J'ai retenu une nuit à l'hôtel, situé en face du bâtiment. J'ai hésité avant d'accepter de dormir si près.

Le GR5 débute en lacets derrière l'église. Très vite je domine la bourgade. Première halte à la croix. Je contemple le panorama : le clocher entouré de maisons, les fumées qui se frottent au ciel bas, les versants boisés, un cadre idyllique. Traduit littéralement, Schirmeck signifie « coin qui protège ». Au loin j'entends la plainte répétée d'une sirène.

La poudreuse crépite sur ma pèlerine en plastique, que le vent de plus en plus violent, soulève. La neige gelée craque sous les pas. Des arbres déracinés, des troncs brisés jonchent le sentier. Je les contourne. Bifurcation. Où est le rectangle rouge du balisage ? Enfin des voix ! Des gardes forestiers transportent un homme sur un brancard et me somment de rebrousser chemin. « Vous n'avez pas entendu la sirène ? » Un sapin déraciné par la tempête s'est écrasé sur le bûcheron.

Je délaisse le GR, je choisis un chemin forestier, bien dégagé qui, d'après la carte, mène aussi à la chambre à gaz. Après une demi-heure de montée, le chemin se divise en deux. Plus de rectangle rouge, ni de croix bleue, la neige de plus en plus épaisse a tout enseveli. Plus une seule trace, les miennes sont déjà effacées sous les flocons drus. Pas un cri d'oiseau, tout est vierge. Des arbres par centaines, renversés, brisés, couchés devant moi. Les dégâts de la tempête du mois de décembre entravent ma progression.

A force de contourner, d'enjamber, je suis désorienté. J'ai perdu mes repères, je tourne en rond. Impossible de revenir sur mes pas, la neige qui ne cesse de tomber a recouvert mes empreintes. Un sentiment de solitude, d'abandon m'envahit. Du vent, rien que du vent ! Les cimes chavirent et crient. Rien que du froid, du glacé, du figé, une terre blanche, fade, qui me rejette.

Je suis des traces de sang, la neige saigne. Un chevreuil abattu dort dans l'épaisse fourrure blanche et me fixe de ses yeux grands ouverts. Le chasseur me dissuade de poursuivre la montée et m'indique le meilleur chemin pour rejoindre Schirmeck.

Je n'ai plus qu'à rentrer à Strasbourg. De retour dans mon hôtel miteux, je me glisse sous les couvertures, ne veux plus rien entendre, cherche la chaleur, me roule en boule. J'ai même égaré mes lunettes à la gare de Schirmeck. Camille, veux-tu me mettre à l'épreuve ? Veux-tu me dire que je cherche l'inexistant ? Pourtant ma mémoire me relie à toi par un réseau de fils aussi tenus et résistants que ceux tissés par l'araignée du soir, espoir.

J'attends l'amélioration de la météo. A la « Stadtwappe » je commande une choucroute,

m'empiffre pour me calmer. La choucroute passe mal, nuit de renvois. Je dérive comme un noyé sur l'Ill qui coule le long du Quai des Bateliers. Je flotte gonflé du rêve d'une histoire impossible. Camille devient un bonhomme de neige qui me donne l'onglée. Du grenier je ramène le haut de forme noir de mon grand-père pour coiffer la tête ronde et compacte. Je lui fourre une pipe entre les dents d'allumettes. Le dégel survient, en une nuit Camille a fondu. Quelques restes jonchent le sol, à l'emplacement où il avait trôné : une pipe, un chapeau boueux, une carotte, son nez, deux balais de brindilles, ses bras, deux charbons, ses yeux... et deux lettres délavées, son écriture au crayon à peine lisible encore, ses derniers désirs, une cuillère, du savon, du fil et des aiguilles, un pull, un caleçon.

Il fait encore nuit lorsque je monte dans le train. Peu à peu, l'aube bleuit les pentes enneigées. Arrêt à Schirmeck où je récupère mes lunettes au guichet. En attendant le train pour Rothau, je lis le témoignage d'un rescapé du Struthof - matricule 6149. : « 1943, trois convois arrivent dans des wagons aux fenêtres grillagées, enchaînés deux à deux, les hommes sont assaillis de partout par des S.S., des kapos, des chiens. Kramer les accueille au camp avec les paroles suivantes: Vous êtes entrés par la porte et ne sortirez que par la cheminée »

A Rothau, je traverse le pont sur la Bruche. Cette fois, j'emprunte la route départementale bien dégagée. Les arbres tombés qui gênaient le passage des voitures ont été tronçonnés et rangés sur le bas-côté. Par pelletées, un homme dégage un chemin à travers une congère qui bloque l'entrée de la maison. Un torrent alerte ronge les falaises de glace.

J'arrive à une bifurcation. Le panneau de signalisation émerge à peine de la masse blanche : Struthof 8 km.

Au cours de la montée, les arbres rapetissent, la neige les a pris à la gorge. De part et d'autre de la route se dressent des murailles. Remués par le vent, les bras amples des sapins me bombardent de paquets de cristaux gelés. Un bruit de moteur. Le chasse-neige me croise. Son ventre expulse un jet blanc. L'engin diabolique, m'éclabousse. On dirait un ange noir tombé du ciel, qui aurait perdu une aile.

Un 4/4 s'arrête, je grimpe dans l'habitacle surchauffé. Une cassette égrène « Les Magnolias ». Vision de Cloclo gesticulant au milieu des Claudettes à poil.

- Au Champ du Feu ?
- Non, au Struthof !
- C'est fermé !
- Ça ne fait rien !
- Ah, bon !

Le conducteur me propose une cigarette:

- Je ne fume pas
- Ah, bon !

Il négocie les virages, vante la tenue de route de la voiture.

- A droite, ça va au Champ du Feu. Je fais un petit détour et vous dépose devant la chambre à gaz, salle de bal autrefois !

Juste en face, il y a l'hôtel. Un homme nettoie l'entrée à coups de pelle. J'avance dans le corridor blanc jusqu'au camp de concentration que traversent des nappes de brouillard. Les poteaux et les barbelés qui émergent sont pris dans la glace. Le chasse-neige a dégagé l'accès à

un guichet. Une tête d'homme apparaît dans l'entrebâillement de la porte. Le gardien des lieux se présente.

- Une baraque-témoin a été incendiée et depuis on surveille le camp en permanence !
- On ne risque pas de mettre le feu par ce temps !
- Vous savez, il y a des fous qui dynamiteraient la neige !

Il m'invite à me mettre au chaud. Je feuillette les brochures en vente, rédigées par des survivants du camp. Dans l'une d'elles figure une liste de noms. Pas de Camille Peter ! Je tends une lettre de Camille au gardien. Il la lit attentivement:

- Vous vous trompez de camp !
- C'est bien Schirmeck ici ?
- Schirmeck-Natzwiller ! Vous, c'est Schirmeck-(déchiffrage, hésitant)Vor...bruck. Jamais entendu!

Abasourdi, je reviens sur mes pas. La brume s'accroche aux cimes, efface la route, peu à peu. Silence troublé par les paquets de glace qui tombent des branches fatiguées. Labyrinthe sans contours, sans commencement, ni fin. Labyrinthe de brouillard et de nuit blanche. Je marche dans du coton, la nature me panse comme sœur Pacifique à l'hôpital de Pfastatt. La nature brouille ma vue, m'enrubanne, me momifie. Je ne sais plus ce que je suis venu faire ici. Quelque chose m'échappe. Où est l'erreur ? Le mot « Vorbruck » qui n'apparaît nulle part, qui ne figure pas sur la carte.

Un Allemand me prend en stop. Pas envie de discuter. Je le laisse monologuer. « I don't understand ! » Il me dépose à Schirmeck.

Midi passé, il est trop tard pour aller s'informer à la mairie. J'entre dans un café, commande un thé chaud. A la table voisine, un vieil homme, un habitué, attend son demi :

- Vorbruck ! Ça vous dit quelque chose ?
- Vorbruck, c'est Labroque !

J'ai l'air de tomber du ciel.

- Labroque !
- Vous y êtes ! Ça fait partie de Schirmeck !

Je lui montre l'entête de la lettre de Camille. Le vieil homme sait bien, lui, que les Allemands avaient construit un camp de concentration destiné aux Alsaciens récalcitrants à l'entrée de la vallée, près de l'embranchement de la route qui mène au Donon.

- Inutile de le chercher ! Le terrain a été loti.

Deux camps nazis dans ce « coin qui protège ! Je grelotte collé au radiateur de la salle d'attente de la gare.

Le lendemain, la neige fond à Schirmeck-Labroque sous les rayons du soleil. Un vieil homme, d'un geste de semeur, éparpille des poignées de sel devant sa maison. Le sac à dos et les gros souliers, me donnent l'allure d'un randonneur.

- Vous cherchez le GR ? Vous y êtes ! Il se confond ici avec la route du Donon.

- Non, pas le GR ! Je cherche le camp de concentration.

La réplique le laisse coi. Mais le soleil qui perce après des semaines de grisaille, l'a mis de bonne humeur:

- De l'autre côté de la vallée ! Au-dessus de Natzwiller.

- Pas le Struthof, celui de Labroque !

L'homme arrête son geste de semeur, et me dévisage.

- Vous êtes journaliste ?

- Oui !

- Il y a belle lurette qu'on a démoli les baraques.

Mon interlocuteur est donc au courant de l'existence du camp.

- Vous travaillez pour quel journal, si c'est pas indiscret ?

- Pour le Web ! Vous pouvez me situer l'emplacement du camp ?

- C'est plus bas, à peu près là où les enfants lugent.

L'index pointé en direction d'un lotissement, il décrit un demi-cercle. Je photographie les lieux.

- Le Web, je connais pas ! L'enquête a déjà été faite, il y a quelques années, par un journaliste des « Dernières Nouvelles d'Alsace »

Je n'en reviens pas.. Habituellement on associe Schirmeck au Struthof et jusqu'à ce jour j'étais aussi persuadé que c'était bien l'endroit où Camille avait été détenu. Jamais personne dans son entourage n'avait évoqué l'existence d'un autre camp. La confusion est totale. C'est ainsi qu'on efface l'histoire.

Je suis en colère contre moi-même, contre mon aveuglement. En lisant les lettres de Camille, le mot « Vorbruck » aurait dû m'interpeller. Je ne l'avais même pas remarqué, tant j'étais sûr de mon fait. J'ai pris la rumeur pour argent comptant. J'ai cru aux récits approximatifs. Je me sens à la fois coupable et victime d'un amalgame. Au camp de sûreté de Schirmeck-Vorbruck, on assassinait, on torturait. Être jeté aux chiens, puis froidement exécuté, à 17 ans, à la suite d'une tentative d'évasion, c'est ça la réalité. Et le sort de Camille que la rumeur a occulté sous le voile de la commisération, aurait mérité plus de clarté.

- C'est ici qu'elles ont été écrites !

Je sors les lettres de Camille du sac à dos. Presque jour pour jour, le 30 janvier 1944. A la place des maisons, il y avait un lotissement d'un tout autre genre, clôturé de barbelés, avec des séries de baraques alignées. Dans la baraque n°3 logeait Camille, c'est là, dans la détresse, qu'il a écrit les lettres où le dialecte alsacien se mélange à la langue allemande. Les doigts raidis par le froid serraient tant bien que mal le crayon. Il demande à ses parents de lui envoyer le strict nécessaire autorisé par les tortionnaires.

Pour faire résonner les seuls mots qui subsistent de lui, pour charger l'air de la mémoire de Camille, je lis à voix haute la lettre du 30. 01. 19 44.

Peter Kamil - Barack 3- den 30. 01.1944

N° 3707

Liebe Eltern,

Nun will ich ein paar Wochta schreiben, mir geht es noch gut, was ich von ihnen auch hofe. Ich habe euhre Brief und Packet mit grosse freunde, es war alles darin was ich verlangt habe. Liebe Mütter schicke mir noch die grüne golfhosen , faden, nadel und wenn sie noch etwas übriges habe ihn wäsche seifen können sie auch rein machen ich brauche sie notwendig schicke das packet gleich fort. Ich war am 11 an der musterung, es ist gut abgelofen. Ich bin 2 monate zurückgesetzt. Nun will ich schliessen und grüsse alle Herzlich euchrer sohn,

Kamill. (1)

(1)Peter Camille – Baraque 3 - N° 3707

Chers parents,

A présent je vais écrire quelques mots. Chez moi ça va encore, ce que j'espère pour vous aussi. J'ai reçu vos lettre et paquet avec grand joie. Tout ce que j'ai demandé était dedans. Chère maman envoie moi les knickers verts avec du fil et une aiguille et si avez encore quelque chose de reste vous pouvez aussi ajouter du savon pour le linge, car c'est très nécessaire. Envoie le paquet de suite. Le 11 j'ai eu le contrôle. Ça s'est bien passé. On m'a retiré deux mois. A présent je vais terminer et je vous salue tous cordialement. Votre fils,

Camille

Dix neuf jours plus tard Camille écrira la dernière lettre. Ses mots vibrent dans l'air glacé :

Peter Kamill -Barack 3 -

Den 20. 02 .1944

N° 4330

Liebe Eltern

Ich habe euhrer Brief mit großer freude erhalten und das Geld. Besten dank dafür, mir gehts noch gut was ich von ihnen auch hoffe. Liebe mutter schicke mir einen Koffer ein paar Arbeitsschuhe ein Eslöffel einige paar Strümpfe eine Onterhose, seife und seifepulver handtucher schicke es gleich fort ich brauche notwendig schicke mir noch einige Pullover den es ist sehr kalt bei uns. Es war schön von Karl, daB er mir Geld geschickt hat. Ich will meines Schreiben Schliessen, mit einem GruB an die Geschwistern und an alle bekannten euhrer sohn

Kamill (2)

(2) Peter Camille –Baraque 3-

le 20. 02.1944

Chers parents,

N° 4330

J'ai reçu votre lettre avec grand joie et l'argent. Merci beaucoup. Je vais encore bien, ce que j'espère aussi pour vous. Chère mère, envoie moi une valise, une paire de souliers de travail, une cuiller à soupe, quelques paires de chaussettes, un caleçon, du savon et de la poudre à laver, des serviettes. Envoie le de suite, j'en ai besoin absolument. Envoie moi encore quelques pullover, car il fait très froid chez nous.. C'était gentil de la part de Charles de m'avoir envoyé de l'argent. Je vais terminer ma lettre avec un salut aux frères et sœurs et à tous les amis. Votre fils

Camille

Avant de plier les lettres, je relis l'entête, que j'avais survolée jusqu'à ce jour :

**SICHERUNGSLAGER VORBRUCK
b./ Schirmeck i. Elsass**

Zur Beachtung!

Jeder Sicherungshäftling darf von seinen nächsten Angehörigen wöchentlich einen Brief empfangen. Dieser Brief darf nicht Mehr als 18 Zeilen umfassen und nur in Gut leserlicher deutscher Schrift geschrieben sein. Das Schicken von Lebens-und Genuss-Mitteln ist verboten. Geldsendungen müssen mit Zahlkarten überwiesen werden. Bief-und-Paketsendungen die diesen Vorschriften widersprechen, werden nicht Ausgehändigt.

Der Lagerkommandant. (3)

(3) Camp de sécurité Schirmeck - Labroque en Alsace

Chaque détenu a le droit de recevoir des parents proches une lettre hebdomadaire
Cette lettre ne doit pas contenir plus de 18 lignes et être écrite lisiblement et dans un bon allemand.
L'envoi de nourriture et de produits de luxe est interdit. L'argent doit être envoyé par mandat.
Les lettres et paquets qui dérogent à cette règle ne seront pas remis au destinataire.

Le commandant du camp

Chant des Ténèbres

**Chant sanglot
Chant glas**

**Coup de fou
Coup de feu
Ultime son
Ultime souffle
Déchirant
Râle d'enfant
Achévé
A bout portant**

**Le cadavre roule
Dame la neige
On déroule le linceul
De cendres et de sang
Ton suaire
Pour le festin des chiens**

**Et jetées au vent
Les cendres
De ta grande évasion**

**Chant sanglot
Chant glas
Chant clos**

POSTFACE

De 1940 à 1944, Karl Buck, « l'homme à la jambe de bois » a commandé le camp de sécurité et de rééducation. On y emprisonnait surtout les Alsaciens asociaux, les condamnés de droit commun, les clochards, les vagabonds, les bohémiens, les vanniers, les homosexuels, les proxénètes, les paresseux qui se distinguaient par l'absentéisme au travail.

Étaient considérés comme cas de trahison ou haute trahison : écouter clandestinement de la radio, parler en langue française, porter un béret basque, refuser de germaniser son nom, critiquer un membre du parti, essayer de passer en Suisse, prononcer un sermon subversif, déposer une gerbe devant le monument aux morts un 14 juillet, lacérer les affiches nazies, chanter la Marseillaise, héberger un évadé.

Dans la prison de Mulhouse, le gardien regroupait tous les mardis soir les prisonniers désignés pour rejoindre Schirmeck. Ensemble les jeunes chantaient des chansons françaises: " Gueulez toujours, là-bas on se chargera de vous la fermer". Camille était un de ces garçons à dresser.

Dès l'arrivée au camp, Camille a dû sauter du camion et avancer à quatre pattes à coups de crosse jusqu'au lieu de fouille.

Camille est envoyé à la baraque 3 qui abrite 72 personnes, des vagabonds, des mendiants, des homosexuels, des Polonais, des francophiles.

Le commandant avait à cœur d'achever la construction de la salle de fête du camp. Camille n'aurait-il pas été désigné pour les travaux de plâtrage ? Ainsi il aurait eu accès à des outils qui lui auraient permis d'envisager une évasion. Les barbelés du camp n'étaient pas électrifiés. Mais la nuit des projecteurs éclairaient les baraquements où les détenus étaient enfermés à clef. Dehors on lâchait les chiens.

Pour faire tenir le plâtre au plafond, on cloue un grillage en fil de fer, qu'on découpe avec des pinces. Passer d'un grillage à l'autre, c'est tentant quand on est prisonnier, sous alimenté, traité comme un esclave, quand on a 17 ans et que la nature, la forêt, les fleurs, les oiseaux, les parfums, le soleil s'y mettent et que même Marlène vient troubler le sommeil. Une furieuse envie de vivre vous pousse à agir et pas seulement l'envie de fumer, comme le prétend Yvette.

Il fallait que Camille soit sûr de son plan, car le 7 mars 1944 deux fuyards sont repris, dévorés par les chiens et abattus. Le 6 juin - soit 12 jours avant sa propre évasion - une autre tentative échoue. Ces exemples d'évasion ratées, n'auront pas découragé Camille, ni son compagnon.

Ainsi demande-t-il à ses parents, de lui envoyer ses pantalons knickers. De l'autre côté du Donon, dans la France dite libre, il se ferait moins remarquer en portant ce type de vêtement.

Il avait bien préparé son coup: le 19 juin on peut dormir dans la forêt sans souffrir du froid. C'est le début de l'été, les arbres ont mis leurs feuilles, on est moins repérable. Les troupeaux transhument. Ils se faufileaient dans une ferme des chaumes, s'imprèneraient de l'odeur de l'étable pour tromper le flair des chiens, ils boiraient le lait frais. S'évader, c'était espérer !

Camille a sous-estimé le système de surveillance à la frontière des Vosges. Le rêve s'achève dans la gueule du chien, au contact de l'atroce réalité des crocs, au contact du fer, du canon, du plomb qui transperce la nuque.

Les brigadiers Muth et Thürmann ont torturé, tué. Chaque victime leur rapportait 5 marks.

EPILOGUE

Je ne croyais pas si bien dire en parlant de « Web ». Créer un site et y héberger Camille, pourquoi pas ? « Une tombe dans les airs ».

3. Lettre de Camille du 20 février 1944 (1^{er} partie)

Meine Adresse lautet:

Name: Peter Kammill Nr. 4330

Baracke 3

Sicherungslager Vorbruck

b./ Schirmeck i. Elsass

Den 20. 2. 44.

Zur Beachtung!

Jeder Sicherungshäftling darf von seinen nächsten Angehörigen wöchentlich einen Brief empfangen. Dieser Brief darf nicht mehr als 18 Zeilen umfassen und nur in gut leserlicher deutscher Schrift geschrieben sein.

Das Schicken von Lebens- und Genussmitteln ist verboten.

Geldsendungen müssen mit Zahlkarte überwiesen werden.

Brief- und Paketsendungen die diesen Vorschriften widersprechen, werden nicht ausgehändigt.

Der Lagerkommandant.

[Handwritten text in cursive script, mostly illegible due to heavy noise and ink bleed-through. Some words like "Liebe" and "Kammill" are faintly visible.]

STERNENBUCH GROßES HÖRN

Pfastatt le 27.11.1945

Je soussigné certifie par la présente avoir été au camps de concentration de Schirmeck en même temps que Camille Peter et Jung René lors de leur tentative de fuite. A cette époque j'étais au Kommando à Wagenbach. Nous avons vu que les deux hommes plus haut ont été ramenés au camps, en présence du commandant du camps, du lieutenant de police, du brigadier Muth et Thürmann. Peter ainsi que Jung durent renouveler leur tentative d'évasion en leur présence. Par la suite, on les emmena dans la halle aux machines, sous la garde des deux brigadier et du chien de police. Un peu plus tard on n'entendait plus que des cris, et des gémissements. D'après notre supposition, ils ont lâché le chien sur eux. D'après une conversation entre le directeur de l'établissement et du commandant du camps nous supposons que le directeur eut protesté contre ces cruautés. Après cela, on les fit sortir. Peter Camille était blessé au bras, et Jung aux hanches. D'après un court entretien avec le lieutenant de police, et le brigadier on ramena les deux, on les fit monter l'étable derrière l'établissement, près de la forêt ou sans doute la sentence a été exécutée.

Le jour suivant au Kommando de Wagenbach le brigadier Muth nous fit cette explication (Ceci peut vous servir d'exemple, car chaque tentative de fuite sera payée par la mort comme ces deux en ont fait l'expérience.

Pflieger

5) ATTESTATION DE LA MAISON D'ARRET

Prison Départementale
MULHOUSE

Mulhouse, le 2-8 NOVE 1945 1945.

Attestation

Le Surveillant-Chef de la Maison d'arrêt de Mulhouse atteste que le nommé PETER Camille né le 14.3.1917 à Pfastatt a été incarcéré à la Maison d'arrêt de Mulhouse le 20.4.1943 au 29.9.1943 à la disposition de la Gestapo - EK 2/III - Mulhouse sous l'inculpation de vol public

Le nommé PETER Camille a été transféré le 24.9.43 au camp de concentration allemand de Wagenbach

Surveillant-Chef: *Minger*

